

FRANZISKA ZU REVENTLOW

Le Complexe de l'argent

Traduit de l'allemand par
CATHERINE MÉTAIS-BÜHRENDT

IDEM • VELLE



AG • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2021

TITRE ORIGINAL

Der Geldkomplex

Cet ouvrage a paru pour la première fois en 1916, chez Albert
Langen à Munich.

© Éditions Allia, Paris, 1992, 2021.

À mes créanciers

Ma chère Maria,

LE consulat m'a fait parvenir un message de B., me laissant entendre que vous vous inquiétez de mon lieu de villégiature.

Avoir ainsi disparu dans la nature sans répondre au courrier n'a probablement pas fait très bel effet (je t'en prie, accepte mes sincères remerciements, même tardifs, pour toutes tes lettres). Crois-moi Maria, je n'ai agi de la sorte que par délicatesse, par affection. Toutefois, ne t'attends surtout pas à ce que la correspondance, que je rétablis aujourd'hui, traite d'événements réjouissants.

B. présume, et vous aussi d'ailleurs, qu'étant déjà l'heureuse bénéficiaire de ce fameux héritage, j'aurais pris le large. Vous faites erreur, car l'aïeul n'est pas encore décédé. Néanmoins, ce ne saurait tarder. Voilà la raison (pas d'affolement, s'il te plaît) de mon séjour en clinique psychiatrique ; enfin, en sanatorium, si tu préfères, puisque, avouons-le, cette appellation est un tant soit peu plus indulgente.

Au sanatorium ! Je t'imagine, toi et les autres, hochant la tête d'un air perplexe. Non, je n'ai pas perdu la tête et je m'énerve à peine ; j'ai simplement le "complexe de l'argent".

Sais-tu ce qu'au sens pathologique du terme, avoir un complexe veut dire ? Eh bien, les sentiments et les pulsions, restés inassouvis ou refoulés, s'agglutinent dans l'inconscient et provoquent des troubles psychiques chez l'individu. C'est, dit-on, quelque nouvelle méthode appelée psychanalyse qui sert

à guérir les maladies nerveuses. Le professeur Freud, un Viennois, en est l'inventeur... Cet aparté, uniquement afin que tu comprennes pourquoi ses adeptes s'appellent "freudiens"¹. Sinon, tout porterait à croire qu'il s'agisse d'une pratique particulièrement plaisante, voire même légère.

Quoi qu'il en soit, une foule de gens te l'expliqueront mieux que moi. Je te conseille de t'adresser à eux. Jusqu'à présent, j'ignorais moi-même toutes ces choses et ne m'y serais jamais intéressée si un "freudien" n'avait décelé ce complexe.

Il n'est certes rien de plus falot que de parler de ses malheurs, et, à tout prendre, il me serait plus agréable de conter des histoires drôles (ou freudiennes). Le fait d'être en clinique psychiatrique s'avère à coup sûr une tare si grave à vos yeux que je tiens à me justifier. J'aimerais te relater le détail de cette démarche affligeante. Mais il te faudra être patiente s'il m'arrivait parfois de trop m'étendre ou d'être confuse.

Chère Maria, nous ne nous sommes guère vues l'année dernière; d'ailleurs, tu as passé le plus clair de ton temps en voyage. Souviens-toi pourtant qu'à l'époque, déjà, mon existence se résumait à un profond marasme économique. Et vous, vous admiriez aveuglément mon optimisme et mon mépris de la mort, bien à tort, car c'est en fait ce qui entraîna ma perte. C'est vrai, je n'ai jamais pris ces affaires d'argent au sérieux. Je l'ai laissé s'échapper en pensant qu'un jour, tout finirait par s'arranger. Bref, pour m'exprimer dans le jargon

1. Jeu de mots sur "Freud", relatif à "Freude" (joie), les "Freudengeschichten" signifiant des histoires plaisantes. (N.d.T.)

freudien, je l'ai délibérément refoulé dans mon inconscient. Or cette attitude lui a déplu. Par pitié, ne me traitez pas comme si j'étais dérangée, même si j'en suis réellement arrivée au stade de le personnifier (l'argent). Je le considère comme un être à part entière avec lequel j'entretiens des relations privilégiées, et ces relations sont tourmentées. Cet argent peut-il être conquis par le respect et la considération, rendu inoffensif par la haine ou le dédain? Une chose est certaine, l'indolence et l'affection ne servent à rien, sinon à se brouiller irrémédiablement avec lui. Voilà ce que j'ai dû faire. Je l'ai laissé venir puis partir à sa guise. Ah! ce maudit optimisme que vous trouviez si charmant. Ensuite, remarquant qu'il commençait à se montrer de plus en plus hostile à mon égard, j'ai lâché la bride et, pour finir, j'ai couru après lui. Malheureusement, c'était déjà trop tard – il ne voulait plus. La crise économique a alors atteint son paroxysme. Tu as habité assez fréquemment chez moi pour le savoir. Tu es témoin. Maria, j'ai été chassée de mon appartement, le moindre mobilier digne d'une personne de qualité se trouve sous scellés ou est déjà saisi sans espoir de retour. On sonnait constamment à ma porte, personne n'ouvrait... "Au nom du Roi..." et ainsi de suite, en tête de chaque courrier déposé à la maison. De nouveaux visages surgissaient sans cesse, tous réclamaient de l'argent. De l'argent, de l'argent et encore de l'argent. L'atmosphère était devenue irrespirable, toutes ces sommations inconsidérées me donnaient des bourdonnements. Il n'y avait plus rien à prendre et pourtant, on ne lisait, ne voyait n'entendait qu'un seul et unique son de cloche: tous voulaient "leur argent".

Tu as souvent prétendu que ma vie ressemblait à un feuilleton, me comparant à ces dévots qui désirent

édifier une chapelle ou se rendre utiles, sans le moindre capital, mais avec une foi inébranlable. À peine sont-ils au bord du désespoir, prêts à lever des yeux implorants vers le ciel, que, ô surprise, quelqu'un, un mécène anonyme, sonne à la porte et leur envoie une somme mirobolante.

Il en fut ainsi, une fois, d'autres fois, mais quand survint la dernière crise, alors, plus question de quoi que ce soit. Les bienfaiteurs s'étaient volatilisés, furieux, et semblaient une race éteinte ou ne se laissaient plus amadouer. J'avais perdu cette confiance aveugle en Dieu, et sentais que l'abîme qui s'était creusé entre lui (l'argent) et moi ne pourrait plus être franchi. Il se vengeait et cette vengeance était infâme, car non seulement il m'évitait, mais, même absent, lui seul occupait toutes mes pensées, tous mes sentiments. Il usait de moi. Il refusait de se laisser refouler dans l'inconscient.

Il y a des moments où les gens se mettent à prier. Moi, je me suis mise à compter, à compter avec ferveur, les yeux clos. Je comptais au réveil, en m'endormant. Je comptais partout, en marchant, en restant sur place. Je comptais toutes les sommes dont j'avais besoin, dont j'aurais eu besoin dans une existence antérieure ou aurai besoin dans une vie ultérieure ; je les additionnais, reprenais mes opérations une à une ; je calculais toutes les possibilités, les impossibilités présentes, passées et à venir.

Ma vie et tous ses menus détails pécuniaires défilait sous mes yeux. J'avouais ne jamais avoir possédé assez d'argent, ne jamais pouvoir en posséder suffisamment. Les convoitises refoulées, les désirs de luxe se réveillaient, tout ce que j'aurais aimé faire ou acheter sans l'avoir ni fait ni acheté, prenait vie et dansait la

sarabande sous mon troisième œil. C'était une ronde infernale...

Tu penses bien que ces dispositions ne rendent guère sociable. Je sentais que mes relations n'éprouvaient plus aucun plaisir à mon commerce. Ils me trouvaient ennuyeuse, préoccupée, et tremblaient à l'idée que je ne parlasse d'argent. Au fond, ils avaient entièrement raison, car dès que j'étais en compagnie, je me hâtai d'évaluer l'autre, en secret, attendant le moment opportun pour séduire, soutirer un prêt, convaincre de mener une quelconque opération frauduleuse ou obtenir une signature...

Je ne donnerai pas d'autres précisions, par égard pour toi et aussi pour moi. Aujourd'hui encore, le seul fait d'entrer dans les détails risquerait de provoquer une crise compta-ble.

Enfin, un beau jour, – au début, ou à la mi-mai – je suis sortie de la ville pour me changer les idées. Peine perdue. Sitôt en route, la voiture de fonction d'un hôtel me croisa. Hébétée, je lus l'inscription : "Aux quatre saisons", et, tout en marchant à travers champs, je me mis machinalement à réfléchir, me demandant en quelle saison nous pouvions bien être. La nature était en fleurs et inondée de soleil, les alouettes chantaient et les grenouilles croassaient dans l'étang – de plaisir, apparemment. Je les enviais. Alors, mes pensées recommencèrent inexorablement à tourner autour du même axe... "Oui, c'est probablement le printemps, mais en quoi cela me regarde-t-il ? Il n'y a ni fleurs, ni saisons, ni rayons de soleil, ni grenouilles, pas même un chant d'alouette... Il n'y a que l'argent. L'univers entier peut se prétendre heureux, pourtant, ni le bonheur ni le drame n'existent. Tout drame est supportable quand

on a de l'argent, tandis que si nous en sommes privés, le plus grand des bonheurs prend la poudre d'escampette, et personne ne peut en profiter”.

Je tirai donc un trait sur tout et misai sur l'argent. J'éprouvais un réel soulagement jusqu'au moment où mon cœur se serra à nouveau lorsque je réalisai que justement, moi, je n'en possédais pas. Et tout recommençait à zéro.

J'aurai pitié de toi, Maria, et n'irai pas plus loin dans mes descriptions...

Donc, ce matin-là, je rencontrai un neurologue, un “freudien” que je connaissais vaguement. Je souhaitais m'entretenir objectivement avec lui, mais ne réussis pas un seul instant à lâcher le fil de mes pensées. Il m'écoutait attentivement, semblait s'intéresser, me posait toutes les questions possibles et imaginables. Soudain il s'arrêta en plein milieu du chemin, me regarda, rayonnant, et déclara que je souffrais d'un grave complexe de l'argent. Seule une cure psycho-analytique pourrait me guérir, une cure qu'il prendrait lui-même en charge. Au cours de la conversation qui suivit, il me proposa de me rendre temporairement à l'institut du professeur X., un ami de son père. Il ajouta qu'il envisageait d'y passer ses vacances et qu'il m'y rejoindrait. Il me pria instamment de ne souffler mot de ce traitement au professeur, celui-ci étant résolument hostile au “freudianisme”. Il me conseilla enfin de trouver une échappatoire, de souffrir d'une quelconque idée fixe, de simuler.

Au début, j'étais perplexe, presque terrifiée à l'idée d'être atteinte d'un mal pathologique. Ceci dit, je sentais bien que je cafouillais. Mais, par ailleurs, l'idée d'être débarrassée de cet état d'esprit me semblait être

une excellente chose, pour la bonne raison qu'à terme, cet abominable calcul mental et cette sempiternelle obsession entraîneraient ma perte. Or si tout continuait à aller de ce train, je ne serais bientôt plus capable de mettre de l'ordre dans mes affaires.

Quand j'appris ensuite que notre vieux donataire était gravement malade, ma décision était déjà prise. Dieu sait combien la perspective d'un solde positif mettait mes forces à rude épreuve.

Je remis mes affaires, mes créanciers et tout le reste entre les mains de la Providence, et fis le voyage qui me conduisit ici, feignant de n'exister ni à la face du monde, ni en face de moi-même.

Hélas, les souvenirs m'assaillent encore trop souvent et je crois que cela suffit pour aujourd'hui... Tu en sauras davantage la prochaine fois.

II

VEUX-TU savoir réellement ce que je ressens ? Au fond, cette situation est sans doute la plus absurde dont l'existence ait pu me gratifier jusqu'à présent, quoiqu'elle ait été généreuse en la matière.

N'ayant jamais séjourné en sanatorium, je ne pouvais pas deviner de quelle manière il fallait s'y conduire. Le professeur m'a immédiatement soumise à un interrogatoire approfondi, et j'ai éprouvé de l'embarras à lui répondre. Cependant, comme dès la première soirée, j'avais trouvé les autres patients assez antipathiques, j'ai prétendu être maladivement misanthrope – un aveu qui m'autoriserait au moins à quelques rudesses au cas où ces gens me taperaient sur les nerfs. Sur ce, il en a conclu qu'il préférerait m'isoler provisoirement, et que je prendrai mes repas dans ma chambre, etc. Grand Dieu ! Quel malentendu. Un surcroît de solitude me rendrait complètement folle ! Alors, il a consenti à me laisser toute liberté, mais dans la mesure où je ne dérangerais pas les autres, et à condition de ne pas afficher ouvertement mon aversion envers mon prochain. “Oh, jamais de la vie”, lui ai-je répondu avec conviction, “Soyez sûr que je n'en ferai rien”. Il me dévisagea d'un air surpris et hocha la tête... Silence... Un effort de réflexion. Alors, je me suis plainte d'insomnies, d'états dépressifs, bref, de tout ce qui me passait par la tête. Il me demanda comment ces dépressions se manifestaient et voulut savoir si j'avais parfois tendance à pleurer sans raison. J'en oubliais, une fois de plus, de tenir mon rôle et ne pus m'empêcher d'éclater de rire à l'idée de suppositions aussi saugrenues. Grâce à Dieu

il prit cela pour de la nervosité et posa une main paternelle sur mon épaule en déclarant que, finalement, je venais de vivre un grave choc psychique... Ah! ciel! même si je taisais ce complexe, je n'allais tout de même pas lui avouer: "Mais Professeur, c'est exclusivement une histoire d'argent... Toute ma vie durant, j'ai été de taille à affronter les conflits humains et psychologiques, mais pas les problèmes économiques. Les amours heureuses ou malheureuses, le mariage et l'adultère ne m'ont jamais détraquée psychiquement, tandis que les créanciers, les propriétaires et les fournisseurs..." Le professeur aurait eu peine à comprendre la situation; il aurait tout au plus commencé à douter de ma solvabilité.

Soudain, une pensée me traversa l'esprit: "Grand Dieu! et si un miracle se produisait, si le donataire recouvrait la santé et si j'étais dans l'incapacité d'honorer mes obligations!" Les préoccupations financières, quasiment oubliées depuis quelques jours, s'abattaient de nouveau sur moi telles un vol de corbeaux. Je restais muette, ce que le professeur mit sur le compte du choc psychique. Compatissant, il me laissa partir. Quoi qu'il en soit, j'avais l'impression qu'il me considérait comme passablement toquée.

Maria, il faut que tu saches où j'en suis. L'ombre de moi-même... M'est-il arrivé jadis de me creuser la tête pour savoir comment me tirer d'affaire à la fin d'un séjour? Sans doute suis-je déjà en voie de devenir paranoïaque, car je me suis mise à voir le créancier potentiel qui se cache en tout être humain. Même ici, ça recommence. En fait, bien que ce cher professeur soit très gentil, il me fera face, à coup sûr, en tant que créancier. Et les autres malades, qui sait si je ne serai

pas obligée de les taper! Quant au personnel, il s'attend sans doute à des pourboires princiers... Non, crois-moi, contrairement à tout ce qu'on m'a enseigné, la bête qui est dans l'homme est bien moins redoutable que le créancier. À propos, je ne me suis plus guère préoccupée des dettes laissées à M., alors qu'ils s'entre-déchirent et s'arrachent mes fonds et effets. Je crois entendre les jurons de tous ceux qui ont été "saignés et grugés". Ils me parviennent ça et là par voies détournées. Certains ont remis leurs créances à l'association "Kreditreform" qui m'a proposé un arrangement à l'amiable et menace de faire figurer mon nom sur une liste noire envoyée à quatre-vingt mille commerçants. Ce courrier fut le seul du genre et il suscita chez moi une réelle sympathie pour cette association philanthropique qui mériterait presque ma bénédiction. Quel soulagement de savoir qu'une dette puisse tout simplement être acquittée rien qu'en m'inscrivant sur une liste; surtout lorsqu'on n'a rien à voir avec ces quatre-vingt mille commerçants, puisque, au moins, eux ne me réclament rien. Peu après la réception de ce courrier, j'ai rêvé que j'étais dans le désert. La caravane des quatre-vingt mille commerçants venait à ma rencontre; ils m'encerclèrent. Ils me souriaient avec clémence et me proposaient toutes sortes de choses, un chameau comme monture par exemple. Jusque-là, c'était un beau rêve. Mais, soudain, je remarquai que le chameau avait face humaine et qu'en vérité, il ressemblait à mon dernier propriétaire de M. J'en éprouvai une telle frayeur que je me réveillai en sursaut, profondément bouleversée.

Sache que dans l'intérêt de leurs patients, les freudiens pratiquent également l'interprétation des rêves.

En tout cas, celui-ci étant réellement un rêve issu du complexe, je l'ai noté afin de rassembler du matériel pour Baumann. Sinon, à quoi pourrais-je donc l'occuper? En attendant, le professeur me traite selon la méthode usuelle; il répartit la journée en heures de repos, bains, cataplasmes et autres tortures moyen-âgeuses. C'est lamentable. Je me demande encore si cette méthode peut débarrasser les gens de leurs troubles psychiques et de leurs dépressions. Chez moi, en tout cas, elle fait exactement l'effet inverse: je commence à sentir monter la nervosité.

III

TOUT est tellement exaspérant que j'ai commencé à faire connaissance. Nous nous racontons nos malheurs, nous raisonnons sur les soins, comparons le nombre de bains et de cataplasmes infligés à chacun, bref, nous ergotons sur la vie et la mort. En vérité, j'ai encore l'impression d'être une dilettante. Les angoisses, les troubles cardiaques d'origine nerveuse, les idiosyncrasies, les névroses et les psychoses de bon ton dans ce milieu, ont toujours été de l'hébreu pour moi ; mais j'apprends peu à peu à en parler comme un expert.

Nous avons un fils de pasteur, un jeune homme de dix-huit ans qui, s'étant converti de haute lutte à l'athéisme, en a attrapé une psychose. Dans un coin isolé du jardin, il y a une petite tonnelle de bois et, je ne saurai dire pourquoi, il s'y trouve une pendule à carillon. C'est là que notre jeune athée passe des après-midi entiers à se recueillir en faisant les cent pas, tête nue sous le soleil torride. Dès qu'il se rend à la tonnelle, il remonte ce carillon. Je l'ai observé à maintes reprises, en silence, puis, un jour, j'ai essayé de lui faire comprendre que ces activités ne pourraient lui être salutaires, et qu'il serait préférable qu'il fit un peu de marche et descendît avec moi prendre un verre au village. Nous nous sommes donc mis en route, nous entretenant de religion, de parents abusifs, des privilèges de la jeunesse et de nos problèmes respectifs ; il se sentait franchement mieux. Résultat : nous avons manqué quelque douche du soir. Le lendemain matin, le professeur me fit remarquer, non sans ironie, que ma misanthropie s'atténuait singulièrement. Quoi qu'il en